

## Le train fantôme (VI)

Éric Méchoulan

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2007). Le train fantôme (VI). *Contre-jour*, (14), 73–81.

# Le train fantôme (VI)

---

Éric Méchoulan

*Au dernier épisode, une jeune femme aux cheveux ensanglantés se promenait dans les dédales archivistiques du Télé-train et succombait, en direct, à cette épreuve du Jeu de l'Identité, permettant du coup à notre héros usurpateur de regagner son wagon à bestiaux et de reprendre la poursuite de sa cible.*

\*

Sur leurs rails parallèles, les deux trains s'étaient endormis, l'un plein de lumières et de bruits, l'autre dans l'épuisement et la peur. Pris dans le filet des quelques arbres encore valides, le soleil ne paraissait pas pouvoir s'en échapper et monter pour de bon dans le ciel, et de toute façon, il fallait bien reconnaître que ce ciel n'annonçait rien d'agréable, rempli qu'il était de nuages noirs à ras bord dans lesquels cette maigre boule jaunâtre allait plonger aussi sûrement qu'un mouton suit sa mère à l'abattoir. C'était un jour de boue, boue dans les chemins noirs de boue, boue dans le ciel où la nuit semblait de nouveau couler de partout, un jour sans chair, sans chaleur, une soupe épaisse, amère et grasse dans l'assiette brune des collines. Deux papillons verts traversaient les rails en volant l'un autour de l'autre, ils avaient l'air de vouloir s'échapper vainement d'une bulle invisible dont ils construisaient la patiente trame par leurs

évolutions désordonnées, comment construire autrement une invisible bulle, pourrait-on se demander, car l'ordre sort du désordre comme le visible de l'invisible et l'amour, le fabuleux amour dont parlent tant de films, de rêves et de contes, est-il autre chose que cette bulle étrange où ceux qui s'aiment découvrent tout à coup en l'autre ce que personne jusqu'alors n'avait discerné, et c'est ainsi que les défauts apparents sont transfigurés en avantages indéniables et en fascinations évidentes où la boiteuse possède une démarche originale, la grosse est majestueuse et maternelle, la naine, une enfant charmante, la cul-de-jatte, un raccourci de beauté, le chauve est un sexe dressé, le butor, un timide refoulé, le grand maigre a de la prestance et le petit gros roule partout, quant à ma cible, dont je sens bien qu'elle m'attire plus encore que je ne la poursuis, elle est ma propre disparition que je vois poindre avec une netteté désarmante au fond de ses yeux gris. Les arbres faisaient danser le froufrou des feuilles dans la valse du vent, les fortes poitrines des branches se soulevaient et retombaient en cadence, c'était un bal improvisé, un dernier avant que balles et éclats de grenades ne trouent tout ça allègrement. Le train avançait doucement comme un insecte inconnu avec sa petite tête de locomotive et son long corps de wagons qui, au hasard des rails, serpentaient au milieu d'un paysage aveugle. La brume, déchirée par le vent, nous enlaçait quand même de ses lambeaux, pendant qu'à notre rencontre courait une odeur grasse de champignons, de terre remuée et de viande pourrie. Puis, comme de beaux brins de persil frisé pour un repas de fête, nous entrâmes sous le hachoir des bombes. Mitrailles et obus avaient commencé leur danse ordinaire, des éclairs en série et le tonnerre qui faisait un cercle comme une auréole de boucan terrible sur les corps recroquevillés des trains. Dès la première attaque, notre wagon vacilla, la porte arrachée, nous nous retrouvâmes projetés en bas des rails boueux. Tout le monde baissait la tête, la baissait tellement qu'on aurait dit qu'elle rentrait sous terre et, entre chaque obus qui éclatait, elle en ressortait pleine de boue comme si on avait tous plongé une bouche gourmande dans un bol de mûres. Et le sol tapait, ça semblait vraiment venir des tréfonds de la terre : pas des bombes qui nous tombaient du ciel, mais les enfers qui remontaient et frappaient à la porte, laissez-nous entrer qu'ils disaient, les enfers, et nous, nous barrions les portes de nos corps,

en sentant dans la poitrine et dans le ventre les soubresauts terrifiés de la terre. En face de moi, un crâne s'était fendu silencieusement après un bruit de tronçonneuse et la cervelle avait coulé au milieu du sang et des cheveux arrachés, à côté c'était un bras sans main qui reposait paisiblement sur le sol éventré, plus loin encore des morceaux de corps que je préférerais ne pas détailler, tout un blason amoureux de pieds, de seins, d'oreilles pour la grande poésie militaire, la nausée me submergeait, j'ouvrais grand la bouche, mais au lieu d'un vomissement, c'était un cri que je poussai, le même cri que j'avais poussé lorsque ma mère m'avait mis au monde : j'étais de nouveau accouché ! Les bruits des bombes couraient tout autour de nous, ils ne voulaient pas s'en aller, partir de cette cuvette et nous laisser seuls, ils se blottissaient contre nous, dans la chaleur des oreilles toutes rouges. Chaque époque fait de son mieux avec ses morts : la faim, la misère, l'indifférence des riches envers les pauvres, la haine des pauvres pour les riches avec les crimes qui s'ensuivent de part et d'autre, tout est bon pour activer le dépeuplement, mais le mieux ce sont quand même les épidémies et les guerres, on peut compter sur elles, il n'y a pas à dire. Près du wagon, quand je relevai la tête après la dernière bombe tombée d'une attaque qui n'avait duré qu'un quart d'heure peut-être, action de guérilla plus que bataille rangée, je vis un garde qui continuait son destin de sempiternelle sentinelle, comme si son corps n'avait plus de charnières, il restait planté debout, incapable de s'affaler malgré la mort qui avait déjà fait son office : on aurait dit que le jour s'était durci autour de lui et le tenait tout droit dans un carcan transparent pour qu'il puisse enfin dire la vérité, en tous les cas une vérité, pas très grosse ni importante, pas une de ces vérités qui fait la une des journaux ou les gros volumes de la philosophie, mais pour ce jeune garçon au moins sa vérité de cadavre debout montant la garde auprès de sa vie évanouie, comme nous tous. Très vite, j'ai essayé d'oublier cette image, après tout qu'il conserve sa vérité pour lui, il n'avait qu'à ne pas garder les affaires malpropres d'un gouvernement misérable qui entretenait soigneusement des révolutionnaires de pacotille en leur vendant en sous-main des armements utiles pour le roulement des stocks industriels et en leur fournissant des trains facilement démantibulables. C'est bien cela que j'allais mettre dans mon premier rapport à Muysbroek, un rapport vraiment délectable où je

ferais le point comme il se doit sur les attentes de train, les couvertures ébauchées, les rencontres suspectes, les filatures indéfectibles, tout le tralala de l'espionnage et des meurtres programmés, jusqu'aux attaques terroristes, en fait un chapelet de bombes aurait pu faire le travail à ma place et bien mieux si elles avaient pu parler à ma cible préférée. Mais les rapports impeccables sont aussi rares que les obus causeurs et les guerres efficaces : on ne forme plus assez aux routines du style administratif et des batailles bien rangées. Peut-être le style administratif vous paraît-il d'ailleurs moins important que l'ordre militaire, détrompez-vous, ce sont les angles de points de vue et les réfractions des milieux qui font les différences des êtres et des choses : enlevez Pierrot à la farce italienne pour le placer dans le drame shakespearien, et le voilà qui grandit à la mesure de l'ombre d'Hamlet, la guerre est d'abord affaire d'administration et s'il y a quelque chose de pourri dans le royaume d'Elseneur, cela tient à ce que le *scholar* Horatio n'a pas su faire un rapport adéquat sur l'écheveau de racines qui se promenait sous l'apparence d'un spectre. Qu'est-ce donc que le style administratif ? La question, pour qui la voit apparaître à l'horizon de sa réflexion, comme pour qui l'approfondit durant des années, est, il faut l'avouer, fort ardue à résoudre, surtout en nos temps de guerre. Un professeur de talent, orateur apprécié, qui enseignait autrefois la rhétorique dans un prytanée militaire, avouait dans son cours que des rhéteurs contemporains avaient trouvé un genre nouveau, le style administratif, et que ce n'était pas le plus distingué de tous. Est-il besoin de dire que ce professeur était un esprit taquin ? Mais, vous le voyez, force lui était d'enregistrer la découverte d'un nouvel astre au-dessus de notre horizon littéraire. Supposons un jeune nourrisson des muses classiques qui vient de recevoir la consécration officielle de son diplôme de fin d'études ; il entre dans une administration : rien n'a jamais été mieux coté qu'un bel emploi et, installé devant des cartons verts qui formeront désormais tout l'horizon de sa vie, notre surnuméraire travaille à son premier projet de rapport. Il s'agit de discuter les pseudo-conditions d'un emprunt public, de défendre la perception d'un impôt invisible à l'œil nu, de critiquer la direction d'un chemin vicinal de toute façon défoncé et, aussitôt, les harmonieuses périodes de Bossuet se déroulent dans son esprit, la prose ailée de Voltaire danse ironiquement autour de sa plume, les

vers de Musset chantent à ses oreilles leurs délicieuses mélodies. Enfin, après un dur labeur, l'œuvre est achevée. Le néophyte la porte timidement à M. le Chef de Bureau : Par toutes les circulaires ministérielles, que signifie cela ? Vous moquez-vous, jeune homme, et quelle langue subversive apportez-vous ici ? Apprenez, Monsieur, à tempérer prudemment la propriété des termes, à voiler efficacement et à propos la vérité de la pensée, éteignez les couleurs, allongez les phrases en mobilisant tous les contraires et l'ensemble concomitant des possibles, émondez les expressions, traquez la plus petite apparence d'intelligence et oubliez-la soigneusement ; alors, quand vous aurez, de la sorte, le moule uniforme et invariable, merveilleusement incompréhensible par le profane, où se couleront tous les justes termes, il vous restera encore à méditer cette parole de Bacon : C'est du plomb et non des ailes qu'on doit attacher à son esprit. La métamorphose intellectuelle qu'on exige du jeune homme ne va pas sans un long et pénible apprentissage. Que de choses à oublier, que d'éclats à comprimer, que de facultés à museler avant d'arriver à produire son idée toute nue, à peine vêtue d'une feuille de vigne et proprement attachée au bout de la corde du règlement. À tout instant, de grands coups de crayon rouge, avec l'observation sacramentelle : ce n'est pas administratif, pourquoi, s'écrie le jeune homme, impertinente curiosité ! la qualité administrative ne s'explique pas plus que le génie ne se justifie. Et, tenez, les coups de crayon rouge deviennent plus rares, voici qu'ils ont disparu, encore un dernier effort et votre pensée sera irrémédiablement et doucement garrottée dans les bandelettes et scellée aux armes de la routine. À votre tour alors vous initierez de jeunes aspirants naïfs aux beautés du style administratif, sans les comprendre d'ailleurs, tel Ion le rhapsode lorsqu'il chantait Homère, mais au demeurant de très bonne foi. Il est, cependant, possible de distinguer ses traits caractéristiques, voire la clef de sa physionomie. D'abord son vocabulaire est heureusement restreint et, pourtant, la compréhension que le vulgaire en a est inversement proportionnelle à la récurrence et à la banalité des termes (ce n'est pas que je proteste trop haut en faveur des néologismes, la part qui leur est faite, hélas indispensable, est même trop grande à mon gré : que de mots en *able* ou en *ion*, tels que *punissable*, *communicable*, *amortissable*, *décentralisation*, *dénationalisation*, *déconstitutionalisation*, j'en passe et des

meilleurs, qui s'installent en bonne place, tandis qu'on laisse se morfondre à la porte de bons et jolis mots qui ont eu l'honneur de recevoir droit de cité dans notre vieille langue nationale, ainsi dans une lettre ministérielle s'est glissé, subrepticement et à la faveur de je ne sais quelle coupable complaisance, ce terme d'une teinte archaïque : *d'aucuns ont pensé*, je voudrais vous peindre l'ahurissement mêlé d'effroi que l'aspect de ce mot a excité à mes côtés, un gang de terroristes armés eût fait moins d'effet). Inutile de dire que la pauvreté nécessaire de la langue administrative s'aggrave de l'absence de toute image, que les parties consacrées au raisonnement se contentent de l'ordre, de la précision, de l'enchaînement rigoureux, fi de ces phrases vives, alertes, pimpantes, qui courent dans la trame du discours comme de jeunes filles évaporées, animant le rythme par la prestesse du tour, soutenant l'intérêt par la clarté des idées, entraînant l'esprit par la séduction de la grâce, le style administratif ne doit ni animer ni clarifier ni séduire, l'esprit lui doit demeurer étranger et la grâce incompréhensible. Même aversion pour la chaleur communicative qui prête la force du sentiment à une œuvre et lui communique la vie. La dignité de celui qui parle oblige le style administratif à s'abstenir de vains ornements, la gravité de la matière lui interdit une évolution trop rapide des phrases, la prudence entrave sa marche par le poids des réticences et des restrictions, la bienséance est bien d'accord pour étouffer en lui tout élan, enfin, l'observation fidèle du précepte de Buffon qui commande de ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, achève de donner à ce style un air de majesté emphatique et de solennité creuse. Mais encore, demandera-t-on, ces traits du style administratif se retrouvent-ils dans la plume de tous ceux qui l'emploient ? Oui, et cette particularité s'explique par sa nature même qui exclut résolument toute originalité personnelle. Quand on lit la prose administrative, ce n'est ni un auteur ni un homme que l'on trouve, c'est l'Administration, être impersonnel et partout semblable à lui-même d'un bout du pays à l'autre. Le rédacteur n'est qu'un masque derrière lequel pense et parle l'autorité dont il s'est fait le porte-voix. Mais n'avons-nous pas connu une Révolution ? N'en attendons-nous pas une autre ? La familiarité du ton et l'originalité de la pensée ne furent pas les seules licences que se permit le style administratif sous le couvert de cette Révolution. Si je ne craignais de



vous lasser de citations, je vous le montrerais secouant sa verbeuse lenteur, concis, bref, prompt, se hâtant vers le but, talonné par la rapidité des événements, par l'urgence de la tâche, par la farouche énergie de la vie active. Vous y noteriez sans doute, au passage, quelques expressions d'apparence prétentieuse, grands mots sonores, hyperboles ardentes, *monstra orationis*, échos lointains de la tribune qui viennent se perdre dans les dossiers administratifs, ces modestes dessous de la scène politique. Aujourd'hui la flamme qui animait de telles phrases s'est éteinte. Elles retombent froides et décolorées. Le niveau officiel a depuis vigoureusement aplani le champ de la pensée, un réseau de circulaires et de décrets, tirés au cordeau, bien alignés, l'a étroitement circonscrit. Cette fleur de bureaucratie a refléuri ainsi dans son plein, correcte, pure, symétrique, tel un if octogonal dans des jardins à la française. Il ne restait au style administratif qu'à emprunter quelques signes distinctifs aux tendances philosophiques, à la forme abstraite et quelque peu vide des théories économiques et sociales en faveur à notre époque. Et si vous me demandez pourquoi le style administratif, réfractaire à toute influence individuelle, en a subi de générales, il me suffira de vous rappeler la loi des milieux à laquelle nul n'échappe et qui, exerçant son empire aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral et intellectuel, doit atteindre toutes les manifestations de la pensée humaine. Si la personnalité du fonctionnaire ne laisse pas d'empreinte sur le style administratif, bien prétentieux serait celui qui conserverait l'espoir de sortir du commerce journalier de ce style sans que son esprit et son langage ne soient marqués en quelque endroit par un si long contact. Pourrait-il en être autrement du bureaucrate dont l'existence a eu pour points cardinaux ses cartons verts, ses circulaires, son ordinateur et son fauteuil ergonomique ? Aussi, quand vous lisez une lettre ou que vous entendez une conversation semée des mots : *dont il s'agit, quoi qu'il en soit, au surplus, il convient, il y a lieu de supposer, le cas échéant, il ne vous échappera pas que*, ne cherchez pas plus longtemps, vous êtes en présence d'un fonctionnaire administratif qui a passé plusieurs années à se dire le très humble et très obéissant serviteur d'un chef, à offrir l'hommage de ses sentiments respectueux ou à donner l'assurance de sa considération plus ou moins distinguée. La trace administrative ne s'arrête d'ailleurs pas toujours à l'épiderme de la forme, l'impression va



quelquefois plus avant et affecte jusqu'aux modes de l'esprit. Peut-être une discipline aussi rigoureuse n'a-t-elle pas nui à la formation de talents devenus célèbres et qui l'ont dû subir à l'origine. La liste serait longue des écrivains de tous genres qui, avant de prendre rang au nombre des romanciers, des historiens, des auteurs dramatiques, des poètes même, ont noirci en style administratif quelques hectomètres des registres de l'État. Les bureaux du ministère de la guerre ont vu l'auteur du *Passant* cacher amoureusement, sous quelque austère dossier, l'essaim de ses jeunes rimes. C'est à travers les dédales de la loi fiscale qu'ont éclaté les premières fusées de cet esprit si fin, si délicat qui a produit *Adieu Bonheur*. C'est, étrangement blottie dans les arcanes des lois domaniales, que la lyre de Georges Calmès a frissonné pour la première fois, au souffle venu des clairières mystérieuses et que, là encore, elle chante délicieusement les harmonies de la nature montant de la profondeur des bois. Mais de ces grands auteurs, je ne pouvais m'inspirer pour convaincre Muysbrook de la réalité de ma cible, de l'efficacité de ma poursuite et du sens profond des événements, la guerre même brouillait tout avidement. Comment lui signaler que, maintenant, une fois remontés dans le train bancal sous la conduite amère des fusils, la nuit venait, violacée et ridée comme une prune trop vite vieillie, derrière la rumeur des arbres, ce velours sonore de la forêt, pendant que ma cible et moi, en une inquiétante et presque amoureuse complicité tirions les mots au vol comme des bécasses ?

[...La suite au prochain numéro...]



Véronique Bessens